

Dans la nuit du 7 au 8 novembre 1942, un événement capital se produit : le débarquement des troupes alliées près d'Alger, à Sidi-Ferruch. L'Afrique du Nord est libérée. C'est le prélude à la libération de la France et de l'Europe.

*Pour autant, ni la guerre, ni les combats d'idées ne sont terminés. L'éditorial de FONTAINE n° 25, sous le titre **Une seule Patrie**, le précise.*

Max-Pol FOUCHET in **Les Poètes de la revue Fontaine - Poésie 1, n°55-61**, 1978, Paris : Ed. Saint Germain des Prés

Editorial du n° 25 de Fontaine. Décembre 1942

« *Une seule patrie* »

Il fut permis à des hommes, dans la nuit du 7 au 8 novembre, de lire dans le ciel les signes d'un nouveau destin pour la France, et à certains d'entre eux, du balcon de *Fontaine*, d'espérer un nouveau mariage de l'homme avec l'Histoire. Saufs de la trahison, ils croyaient, rebelles de l'honneur, que toute une part de l'homme, la meilleure des parts, allait enfin pouvoir se déployer, se libérer, cesser les jeux décevants de la prétéition, de l'allusion et du sous-entendu.

Des baies de Sidi Ferruch, des promontoires de Matifou, de toutes les baies, de tous les promontoires, sur les grèves et les rocs, dans les pinèdes et les sables, des hommes jeunes accouraient les pieds mouillés de la liberté des mers, les mains pleines de la liberté des armes, une étrange armée qui traversait les villages du littoral, débarquait dans un vaste univers de sommeil, frôlait en passant les officines de la trahison et, des branches au casque, peuplait ces bourgs de pêcheurs et de colons endormis dans le mûrissement des premiers fruits de l'automne et les fragrances des dernières grappes de l'été. Devant eux reculait la nuit où les voleurs dissimulaient leurs larcins, où les couards s'établissaient avec confort, où les ravisseurs d'enfants bénissaient le nombre des familles. Deux jeunes visages montaient avec la lumière : un soldat d'Amérique, un marin d'Angleterre et, bientôt les rejoignaient ceux qui, depuis le désastre, les attendaient sur les caps et les berges de l'espoir. Un mystère s'accomplissait, le mystère de la nuit et du jour. Un vaste horizon de vignes, de vergers, de collines et de navires venait repeupler les paysages de la désolation.

Un jour, du bain de l'ombre, révélait une carrure, un regard, un souffle. De mille pas surgissait un pas, de mille visages, un visage. Et c'est alors, dans cette même aube, sur le vieux balcon de *Fontaine*, que nous entendîmes, venue de l'autre bout du monde, comme de nos antipodes, ou de notre zénith, la voix attendue, la voix de Roosevelt : « Mes amis qui souffrez jour et nuit sous le joug, je vous parle comme celui qui, en 1918, était en France avec votre armée et votre marine. J'ai conservé toute ma vie une amitié profonde pour le peuple français entier. Je connais vos fermes, vos villages, vos villes. Je connais vos soldats, vos professeurs, vos ouvriers. Je sais combien est précieux au peuple français l'héritage de vos foyers, de votre culture, et le principe de votre démocratie en France. Je salue encore, et je proclame encore ma foi dans la Liberté, dans l'Egalité, dans la fraternité. Les Américains, avec l'aide des Nations Unies, font tout ce qu'ils peuvent pour rétablir la restitution des idéaux, des libertés et de la démocratie pour ceux qui ont vécu sous le drapeau tricolore. N'encombrez pas, je vous prie, ce grand dessein. Donnez-nous votre concours, mes amis, et nous verrons revenir le jour glorieux où la paix et la liberté régneront à nouveau dans le monde. »

Cette voix, vous l'avez entendue, vous qui étiez les poings crispés, dans les fers adverses, et vous qui attendiez, les bras ouverts, le manifeste de l'espoir, et nous l'avons entendue, nous, sur un balcon de la poésie et des lettres françaises. Aujourd'hui, nous l'entendons encore, nous ne cessons

de l'entendre. Car le bout de la nuit n'est pas atteint. Car nous en sommes aux indécisions de l'aube, à l'heure où le jeune Hamlet jure de venger l'assassinat de son père. Et nous comprenons que le royaume de Danemark fut trop atteint par la pourriture pour qu'il suffise d'en retrouver les frontières, les limites. Ce royaume, nous l'avons perdu, certes, et il nous faut le retrouver, mais nous en avons perdu un autre, un royaume qui n'est pas de ce monde, peut-être, mais que notre bonheur d'hier nous donnait comme une prière, avec largesse, et ce royaume, ce bonheur, c'est la liberté.

Monsieur Roosevelt, vous avez raison de nous parler de nos fermes, de nos villes. Tout un paradis de grâce perdue, d'Ile-de-France mouillée, de Midi précis, d'Alpe tendre, de Champagne ouverte, mille paysages sont inclus dans ces mots. Cela, c'est notre patrie charnelle, la patrie de terre et d'os. Mais lorsque vous évoquez nos idéaux, notre soif de Liberté, d'Egalité, de Fraternité, alors, monsieur Roosevelt, vous passez à l'autre patrie, à la patrie idéale, et vous complétez, à juste titre, l'une par l'autre. A juste titre, car les guerres ne sont vraiment nationales que dans la mesure où les nations représentent des idées.

Et qu'est-ce donc que le conflit actuel, sinon une guerre civile étendue à l'échelle nationale ? Georges Bernanos, dans sa merveilleuse *Lettre aux Anglais*, écrit fort bien que le monde n'est déjà plus en guerre, mais en état de révolution. Rien ne sert de le cacher et c'est parfait ainsi. Les hommes de ce temps, les hommes de la souffrance doivent, pour légitimer leur mêlée, connaître des fins de leur lutte, doivent connaître pour n'être pas des dupes. Mourir n'a pas de sens si l'on ne sait pourquoi l'on meurt, pourquoi la vie méritait d'être vécue. Ce sont là des évidences, mais des évidences à répéter, jusqu'aux limites de l'écœurement, alors que le bruit des armes et du tumulte menace d'énervier la conscience. La guerre d'aujourd'hui est une question de conscience. Nous nous battons pour une culture, une tradition, une conception de l'existence. Ne soyons pas pharisiens : ce n'est pas la guerre de *la* civilisation, même s'il s'en faut de peu, mais la guerre d'*une* civilisation et, dieu du ciel, ce n'est pas si mal. Nous, Français, nous le savons, nous l'avons appris depuis des mois. Nous savons que notre patrie, nous l'avons perdue doublement : dans son sol et dans son esprit, et qu'il nous faut la retrouver et dans l'un et dans l'autre, dans sa double réalité, dans son unité d'âme et de corps. Nous sommes aujourd'hui des exilés, et des proscrits : il ne faut pas que demain nous cessions d'être des exilés et des proscrits, le plus triste amour étant de posséder la chair sans le souffle. Nous voulons tenir la France embrassée, la marier au plus intime de notre destin d'hommes, épier en elle la libre union de l'homme avec l'univers. Mais le moyen de l'atteindre, cette union, si la victoire est incomplète ? La seule chute de l'ennemi ne doit pas nous satisfaire ; il y a mieux ; il y a plus. Il y a la fidélité aux motifs de notre nostalgie. Il y a l'imagination, pour approfondir et prolonger ce que nous regrettons. Notre victoire sera politique et morale, ou elle ne sera pas. C'est assez dire, je pense, qu'elle ne ressortit pas à la facilité.

Nous nous battons pour une civilisation. Nous nous battons ENSEMBLE, Français, Américains, Anglais, pour une MEME civilisation. Ce n'est pas le lieu d'en débattre à loisir. L'heure n'est pas aux subtilités. Nous avons été pris, appelés, happés par mille séduisantes et rivales propagandes. Nous devons aujourd'hui, réduire les problèmes à des raisons, à des données essentielles et comme on dit, ne pas craindre d'y aller carrément. La France, depuis l'armistice, n'a que deux désirs en tête, mais elle les a bien, elle les a chevillés au plus profond d'elle-même. Elle veut son sol, et elle veut la Liberté. La Libération, la Liberté, tous ses martyrs, depuis des mois, crient ce désir, le contre-signent de leurs prisons, de leur sang, de leur patience. Il nous faut, sous peine de le trahir, leur redonner et l'une, et l'autre. Or nous sommes à un moment dangereux, au moment où nous allons vaincre nos vainqueurs, où, dans le vertige de la reconquête, tous les peuples risquent d'oublier la victoire sur eux-mêmes. C'est là, oui, parvenus à ce point, que nous devons en appeler à toute notre vigilance. Attention ! Retrouver un amour perdu commande d'exclure les solutions infidèles à cet amour. La route nationale est notre porte étroite. Péguy nous en avertit, Péguy dont il faudra dire le martyr posthume. Et, de fait, à quoi servirait-il de chasser l'ennemi s'il demeurait chez nous sous le couvert d'idéologies à son image ? A quoi servirait-il de chasser l'hitlérisme si nous cédon à des solutions hitlériennes ? L'ennemi doit être poursuivi dans le domaine des idées, comme sur les champs de bataille. Puisque l'Allemagne représente le fascisme, rien d'allemand ne doit subsister chez nous et tout ce qui s'inspire des doctrines hitlériennes sera balayé. Aussi bien n'en subsistera-t-il rien, si nous demeurons fidèles à notre patrie idéale, la France des Droits de

l'Homme. C'est pour ce dernier, d'ailleurs, que nous nous battons, pour une certaine conception de l'homme, où nous trouvons, en définitive, la grandeur suprême de notre sacrifice. Notre tâche est la défense et l'illustration d'un ordre où l'homme, délivré des servitudes de l'Etat totalitaire, retrouve sa personne, pourra s'épanouir, vertigineux comme la rose des vents, dans la Liberté. Ce que nous avons à maintenir, nous, Français, et vous, Américains et Anglais, c'est la civilisation de la Liberté, notre Civilisation, notre commune Patrie.

Cette revue, dans les jours de la défaite, lança le cri de la conscience française : « Nous ne sommes pas vaincus », et elle proclama, dans le verbiage des fausses contritions, que les victoires et les défaites des peuples se mesurent à la seule échelle des civilisations. Pourrait-elle mieux dire aujourd'hui ? Il importe que nous soyons dignes de notre martyr, du destin qui brasse tous les peuples dans les remous d'une semblable misère. Aussi bien, la tâche de *Fontaine* continue-t-elle. Au service de la France et des nations fraternelles, elle est au service de l'homme. Si l'on voulait, écrit Paul Eluard, il n'y aurait que des merveilles. Mots d'une incroyable puissance pour qui les entend ! Mais toujours les merveilles sont menacées des mêmes forces mauvaises. Alors, s'il est vrai que dans tout régime politique sommeille un hitlérisme, qu'une Allemagne nazie couve dans toutes ses idéologies, qu'on nous permette de dresser ici, sous le signe de la France, le front de la vigilance intellectuelle, le front de l'esprit.

Nous, intellectuels, depuis deux ans, maintenons de notre ferveur la fidélité de l'esprit français, écrivains et poètes de cette revue où jamais ne parurent les noms des traîtres, nous savons qu'un combat s'ajoute, voire se substitue à un autre. Nous savons que le combat pour la Libération n'est pas moins un combat pour la Liberté. Le premier ne nous appartient plus, le second pour nous continue, nous concerne plus que jamais, nous réclame tout entiers. C'EST NOTRE COMBAT.

Max-Pol FOUCHET